

René Lew,
mars-avril 2011,
pour le séminaire de Copenhague,
« L'incorporation et la formation du psychanalyste »,
10-12 juin 2011
(1er volet)¹

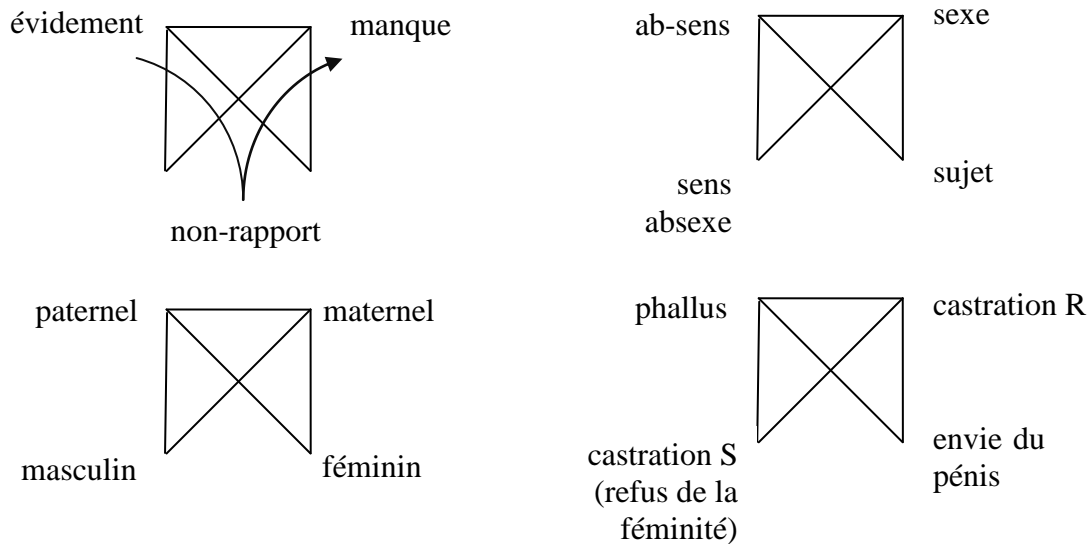
Incorporer l'ab-sens pour se former au sexe

Synopsis

1. Retour sur la fonction freudienne de l'incorporation du Père
 - 1.1. L'incorporation
 - 1.2. Les déformations de l'incorporation
2. La psychanalyse comme engagement scientifique
3. La psychanalyse comme science de l'échappement et pratique des déterminants de cet échappement
4. Fondement de l'humain dans l'échappement
5. L'incorporation du Père comme soubassement de la formation du psychanalyste

¹ 2ème volet : « Se former à l'absexe pour incorporer l'échappement »

La notion véhiculée par le néologisme d'« ab-sens », qui pour Lacan désigne le sexe² (donc sans l'être exactement) est contrebalancée par celle portée par cet autre néologisme qui vise le sens comme absexe. Or cet ab-sens (et, disons, cette absence fondant le sexe) est fonctionnel, et se distingue, comme évidemment, de sa conséquence inscrite comme non-rapport dans la structure.



Et ce non-rapport opère dans la structure au sein du sexe, entre le masculin et le féminin.³ Aussi le non-rapport a-t-il l'échange (entre homme et femme) pour raison d'être.

Or cet évidemment est d'abord celui définissant la fonction Père : le Père primordial mythique de Freud est « absentifié » par son meurtre et présent uniquement en tant qu'absent, du fait d'avoir été rituellement mangé, incorporé dès lors comme absent. Sur cette dialectique de la présence et de l'absence, je vais ici avancer ce qu'il en est de la construction subjective et des conséquences de celle-ci pour la psychanalyse qui en facilite l'opération et donc pour le psychanalyste, éventuellement réuni en groupe avec d'autres.

*

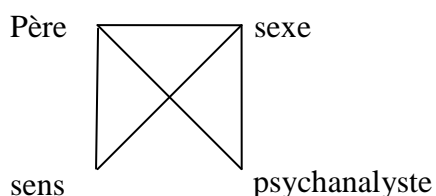
Bien qu'il ne s'agisse cependant pas de quoi que ce soit de similaire à la « formation » pubertaire (étudiée par Freud au début de son œuvre⁴), la formation du psychanalyste doit être congruente à celle du sujet, et donc elle connote l'ouverture sur l'échange qui nécessite une absence : une absence présentifiée constamment (dans le meilleur des cas), un évidemment continu, portant ses effets à tout instant dans l'échange. Pour exercer son art (sa *technè*) l'analyste doit se former à supporter et, bien plus, promouvoir ce qui échappe, car c'est là, dans cet échappement, que réside la condition et la constitution subjective. Freud parle à cet égard de castration, d'inconscient, de refoulement, de contre-investissement et au total de

² J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, p.452 et passim.

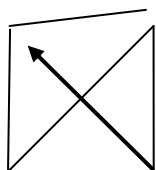
³ Je précise ma position : ce qui constitue la structure s'inscrit communément à une autre place de cette structure que celles qui s'en définissent. Sous une même appellation on peut ainsi distinguer le nom, la fonction, l'objet et la place que chacun de ceux-ci occupe : ainsi l'ab-sens, comme unaire, vise le sexe, comme duel, non sans asphéricité entre le *un* et le *deux*.

⁴ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905, trad. fse Gallimard.

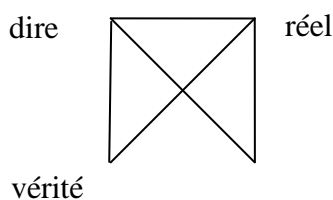
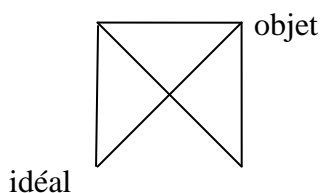
coupure du sujet. La formation du psychanalyste, somme toute⁵, n'est pas sans lien avec la formation pubertaire, comme passage à l'assomption de la castration, et plus fondamentalement elle a trait aux formations de l'inconscient⁶, précisément comme fonctions d'échange, en cela signifiantes. C'est dire que la formation du psychanalyste a trait au sexe comme matérialité de l'échange, valeur d'usage en quelque sorte. Le déployer demanderait des développements bien plus larges que ce texte.⁷ La sexualité, quoi qu'il en soit, est la transformation de l'unarité (*firstness*) attenante à la fonction paternelle en dualité (*secondness*) et, qui plus est, tiercéité ou même trinité (*thirdness*)⁸ mettant en jeu cette sexualité au-delà de la procréation. En ce qu'il participe du sujet supposé savoir (le psychanalysant tenant l'autre versant), le psychanalyste tient la place contingente du féminin,



base de la version vers le Père (dite Père-version par Lacan).



L'analysant occupe initialement le versant du sens et de l'idéal et vise véridiquement le réel sexuel de l'objet en s'éloignant de l'idéal sous la houlette du dire.



⁵ Cf. R.L., série de textes sur la formation, à paraître en volume.

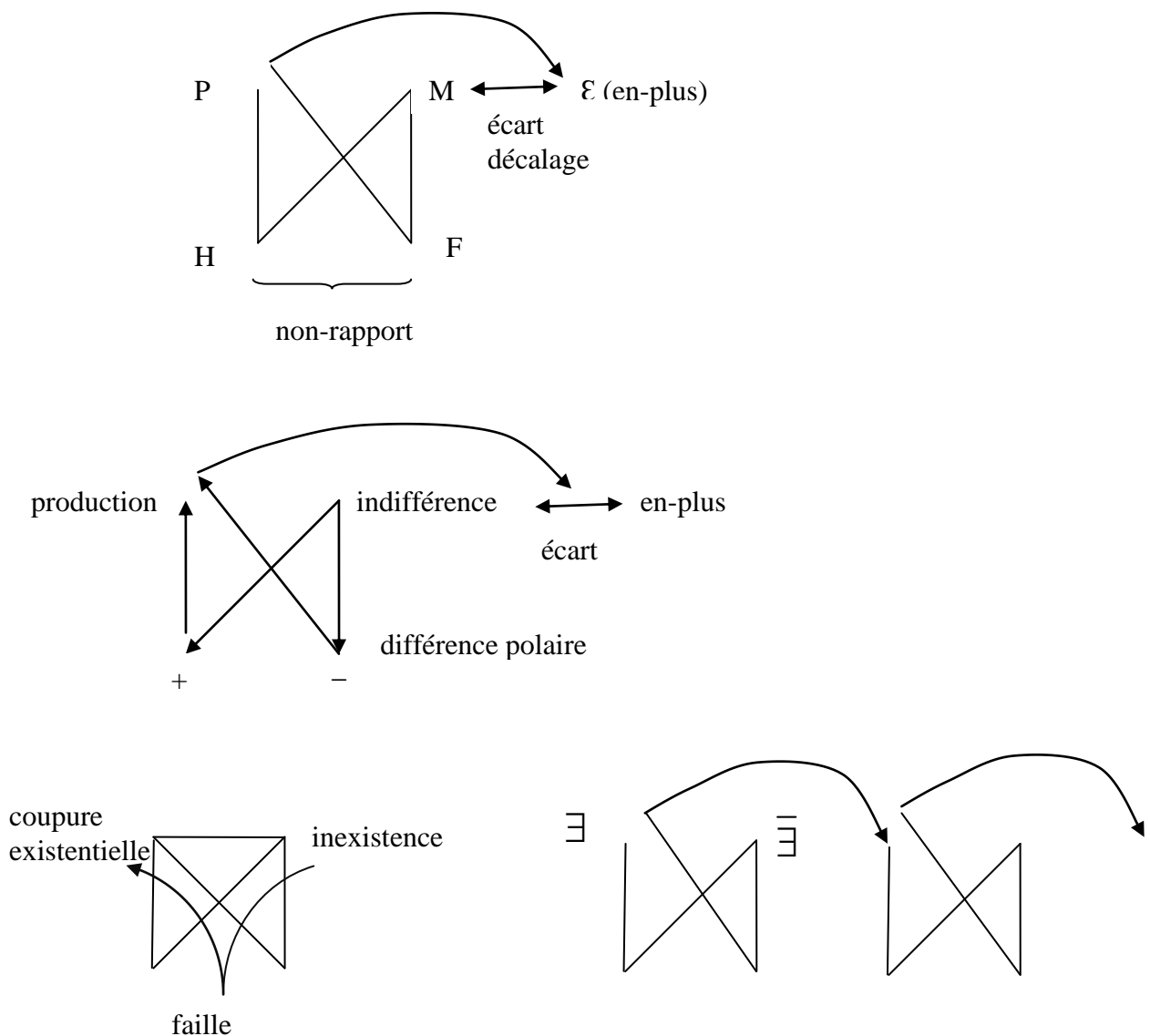
⁶ J. Lacan, séminaire *Les formations de l'inconscient*, texte établi, Seuil.

⁷ On en trouvera le développement dans le second volet de ce propos.

⁸ Sur ces notions, voir Ch. S. Peirce, trad. fse in *Écrits sur le signe*, Seuil.

Une cure analytique tient donc à ce double mouvement accordant transférentiellement les trajets de l'analysant et de l'analyste. Elle se constitue ainsi de lier le versant masculin du sens possible et celui féminin de sa contingence. Elle pousse ainsi leur non-rapport à l'écriture.⁹

Mais, en ce qu'elle fait sens, et pour impliquer asphériquement du rapport dans le non-rapport, justement pour faire sens, cette écriture dépend surtout de sa raison basale d'être suppléance de la signifiante grâce à ses diverses consistances (littoralité, caractérisation, fixation du rapport signifiant). Aussi renvoie-t-elle à la sexualité : *via* le Père, la sexualité est qui plus est reproductrice (et répétitive), et d'abord productrice d'un en-plus (l'enfant) venant dans le réel en suppléance d'un non-rapport symbolique, autrement dit selon un changement de registre. Cela présentifie l'existence de tout un chacun dans le réel à distance de l'indifférencié initial de ce réel. L'écriture participe de cette différenciation. Et ce décalage est constitutif du symbolique primordial (parce qu'il est constitutif de la fonction signifiante en elle-même¹⁰) comme prise en compte au sein du symbolique de la différence polaire du non-rapport



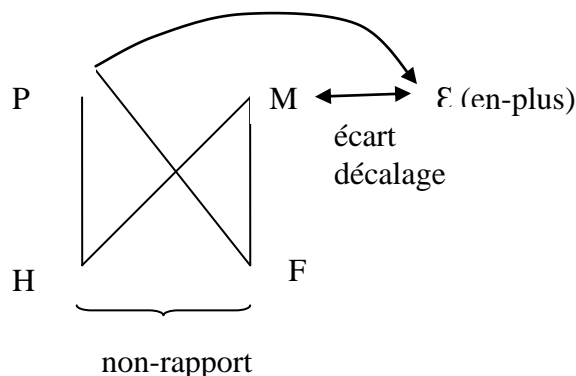
⁹ C'est ce que j'appelle une « passe hétérogène » dans « Sinthome et acte de passage au symbolique », Buenos-Aires, Comité de liaison général de Convergencia, 4 juin 2011.

¹⁰ R.L., « L'expérience du décalage », Convergencia, Rio de Janeiro, 2004.

C'est dire que le réel, comme le soutient Lacan, se détermine du symbolique, au même titre que le symbolique s'assure du réel : c'est une affaire d'écart, et donc d'échappement faisant trace¹¹ réversivement. Ainsi l'écriture est-elle, depuis le réel, constitutive du symbolique et de la signifiante en ce que cette dernière implique constamment un en-plus (plus-value ou plus-de-jouir) lors de sa mise en exercice et en œuvre (comme force de travail ou jouissance phallique).

$$FT \rightarrow FT + PV$$

$$J\Phi \rightarrow J\Phi + PdJ.$$



Je soutiendrai donc que ce que Freud appelle l'acte constitutif de l'Histoire — le meurtre du Père — est aussi le facteur fondamental de la formation de l'analyste¹², en ce que l'analyse est un travail du signifiant, de la signifiante à la lettre et l'objet. En effet cet acte initial et initiateur de l'organisation symbolique du groupe humain qu'est le meurtre du Père se transmet depuis l'origine des temps et c'est cet autre acte qu'est la reconnaissance de ce meurtre qui définit le psychanalyste en fondant sa propre action sur la raison constituante de toute subjectivité en tant que reconnaissance (*Anerkennung*) de la menace de castration. De là, le fait que tout psychanalyste ne peut que s'attacher à s'inclure dans la communauté humaine (∇), afin d'autoriser aussi cette participation à l'analysant, va de pair avec sa tendance à s'agréger à d'autres dans une société de psychanalystes. Encore ne faut-il pas confondre les scansion spécifiant les différents étapes du Temps logique de Lacan (dont la reconnaissance réciproque du « temps pour comprendre »¹³, organisatrice du groupe psychanalytique comme constitué de sujets « indéfinis réciproques », ou indéfinis du fait de cette réciprocité) avec la sortie terminale de l'élaboration logique permettant — par rupture d'avec toute l'élaboration antérieure — une détermination en hâte de chacun comme sujet alors inscriptible dans le collectif humain. Cette rupture comme échappement, sous cet angle constitue aussi la coupure du sujet, coupure identifiable à celle d'autrui et de là à celle de l'Autre. Mais cette indifférenciation est bien comparable à celle de l'organisation du groupe analytique comme Lacan en reprendra la description dix ans plus tard dans « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 »¹⁴. En effet Lacan y démontre que « contrairement à ce qu'on imagine, dans l'identification collective c'est par un fil individuel que les sujets sont

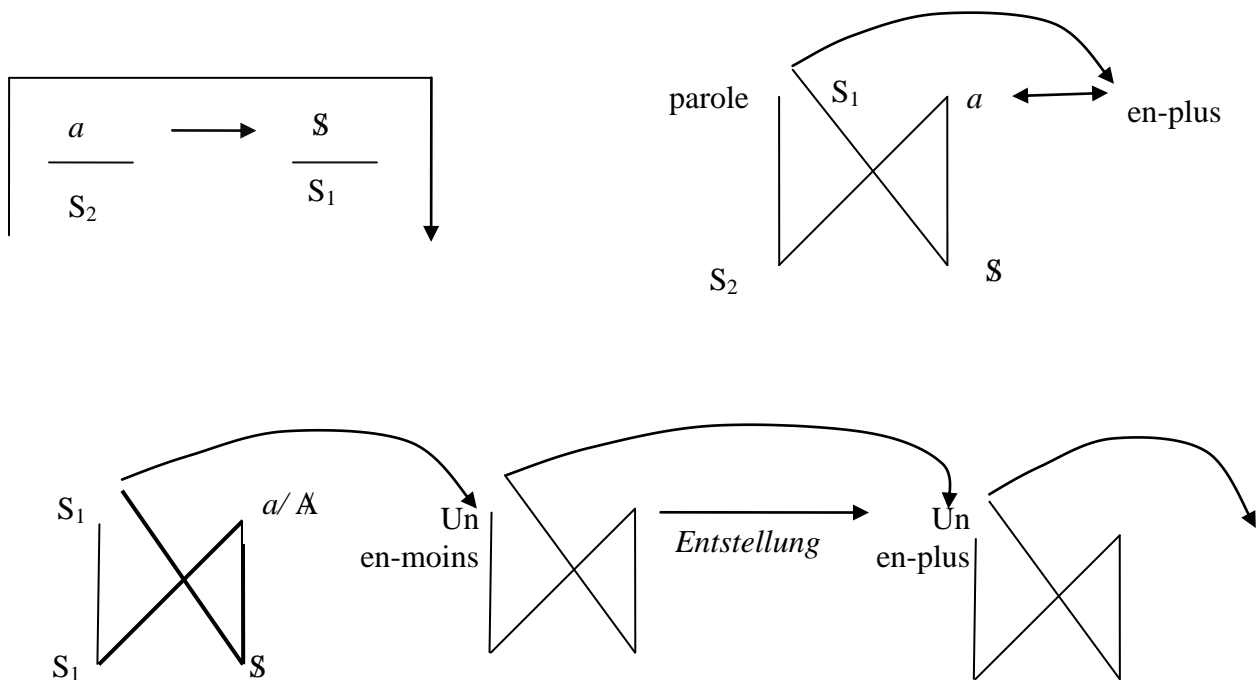
¹¹ « Trace » est le palindrome bien connu d'« écart ».

¹² S. Freud, « Introduction au *Problème de la psychologie de la religion* » de Theodor Reik, *G. W.* XII, p. 328-329 ; et « Constructions en analyse », *G. W.* XVI, pp. 54-56, trad. fse in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, P.U.F., 1985, pp. 279-281.

¹³ J. Lacan, *Écrits*, Seuil, p. 207.

¹⁴ *Op. cit.*, *Écrits*, pp. 459-491, et particulièrement p. 478-479.

informés ; cette information n'est commune que parce qu'à la source elle est identique. Freud a mis l'accent sur le fait qu'il s'agit de l'identité que porte en soi l'idéalisation narcissique, et nous permet ainsi de compléter d'un trait de schématisation l'image qui y fait fonction d'objet »¹⁵. C'est cette dernière position, comme constitutive de la haine (jalousie, acrimonie dans le groupe), que je critique comme politiquement opposée à la singularité de l'acte analytique et à la particularité de tout analysant (\exists). Il est vrai que tenir la position intensionnelle du Père est nécessaire au psychanalyste.¹⁶ C'est même là la vérité de la parole seule productrice d'un en-plus comme acte symbolique et singulier. Aussi cette position est-elle des plus partagées — au sens de son extension de principe la plus large —, même si elle est souvent récusée dans les faits. Encore ne faut-il pas la confondre avec la position de l'Autre. Plutôt est-elle, cette position transmise du Père, celle de l'Un-en-moins (dans l'Autre), celle du $S(A)$ (du signifiant de la castration — *i.e.* de l'inexistence — de l'Autre), en un mot : celle de la signifiante qui autorise *via* la parole le discours analytique, tel qu'elle en produit et la manœuvre et le concept, une signifiante ainsi assurément fondée d'échappement.

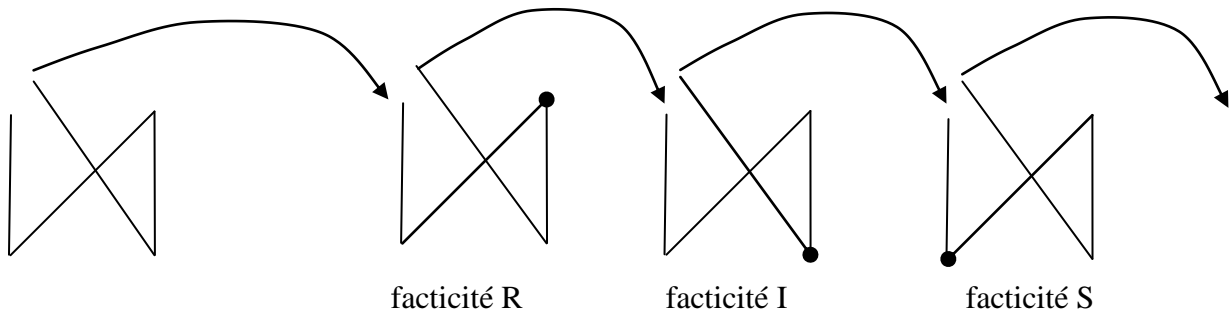


Mais comme l'acte inaugural de l'humanité, c'est-à-dire de son histoire, est un méfait (*Untat*) ayant permis d'échapper à l'emprise du Père, la formation de l'analyste qui en dépend (comme toute la culture, mais de façon plus focalisée) vire facilement à sa déformation. Lacan appelait ces déformations (ce sont aussi des *Entstellungen* ; « aussi », c'est-à-dire en plus d'être des déformations ce sont des décalages) des « facticités ». Ainsi en est-il de la facticité symbolique, conduisant au délire par absence de prise en compte du Père dans l'œdipe ; de la facticité imaginaire du groupe, par absence de prise en considération de l'unarité dans l'unité communautaire ; de la facticité réelle du camp de concentration sinon de la science, par passage à la trappe de la castration de l'Autre. À chaque fois il s'agit d'une absentification (et

¹⁵ Lire la suite, *Écrits*, p. 479, où Lacan décrit très bien de quoi la haine entre sujets vient, dans le groupe, prendre la place de la pulsion de mort (et de l'échappement) propre au sujet et inhérente à sa constitution comme à la formation de l'analyste.

¹⁶ Je précise : tenir cette position nécessaire n'est tenable que depuis la localisation contingente comme « initiatrice » de l'acte. C'est ce que Freud appelait « être initié à l'existence de l'inconscient », ce qui est bien distinct d'une « initiation ».

non d'une présentification) de l'absence, c'est-à-dire d'une forclusion de la place vide comme du vide opératoire.

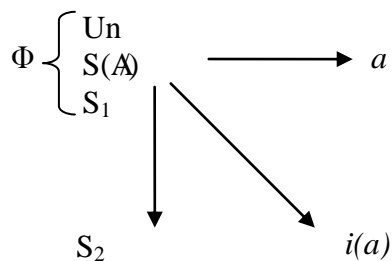


1. L'incorporation et ses déformations

1.1 L'incorporation

En quittant l'École de la Cause freudienne, j'ai en effet soutenu que seul $S(\mathcal{A})$ se transmettait dans la cure.¹⁷ Si l'on conçoit que l'analyste se forme essentiellement dans sa cure « personnelle », et qu'on soutienne que cette formation opère par voie de transmission; alors l'analyste se forme à partir de $S(\mathcal{A})$, autrement dit à partir du signifiant de la castration de l'Autre, je dirais : signifiant de la non-complétude de l'Autre. Car l'Autre est décomplété du sujet ; *a minima*, il est décomplété de l'Un qui « centre » et décentre le sujet. *A minima*, l'Autre est décomplété de l'Un, soit du minimum qui puisse lui être soustrait, cet Un-en-moins dans l'Autre, un Un de différenciation qui en fonde l'échappement.

Par là, cet Un de différence fonde toute identification (qui associe la ressemblance à la différence : entre deux, il ne serait pas question de se ressembler si l'on n'était pas différent l'un de l'autre, car alors l'on parlerait d'identité, voire même, dans l'impossibilité d'évoquer cette identité, l'on parlerait de « tout d'une pièce ». Et cette asphéricité de l'identification (globalement identiques et localement différents) prend sa source dans l'incorporation du Père : le faire disparaître (en le tuant) pour le maintenir éternellement présent (en tant qu'absent) en l'ingurgitant, s'identifier à lui sans être ce Père.



C'est donc bien là et pas autrement ce qu'on appelle « incorporation ». L'incorporation est celle de ce que le Père représente par lui-même — en dehors de la métaphore qu'en est son nom. Le Père représente la persistance, la présentification d'une

¹⁷ R.L., « Pas sans $S(\mathcal{A})$ », *Actes de l'E.C.F.* n° 18, 1991.

absence : mort et ingurgité depuis toujours, il est incorporé à tout sujet, transmis de génération en génération, non sans pouvoir de (re)production. L'incorporation du Père est la métonymie d'une absence. Ainsi l'incorporation du Père Freud, de génération d'analyste en génération d'analyste, ne peut passer directement que par son énonciation, du moins son énonciation telle que l'écriture de ses textes la restitue au travers de la lecture qu'on peut en faire. C'est en quoi, pour répondre à la question de Lacan dans « L'étourdit », il n'y a pas de dire direct : le dire n'opère qu'en réversion avec son interprétation.

Encore faut-il que la restitution de cette énonciation ne passe pas à côté de ce qu'elle fut et qu'elle soit audible par chacun. Aussi l'incorporation du Père est-elle un enjeu constant de la formation de l'analyste. Ainsi la formation de l'analyste se doit-elle de prendre en compte l'échappement en tant qu'aliénation du sujet (une aliénation tant symbolique que réelle et imaginaire) et cette prise en compte de la perte constitutive du sujet se fait par la voie de ce que Lacan appelle séparation. Autrement dit la formation du psychanalyste doit s'établir sur la séparation. (Nous verrons cela *in fine*). Lacan en fait un En-Je de la cure¹⁸, renvoyant par là au narcissisme primordial. Cet enjeu se fonde du bien-dire.

1.2. Les déformations de l'incorporation

Ces déformations, ai-je rappelé, sont abordées comme facticités par Lacan. Je les prendrai en compte aussi selon d'autres entrées.

1.2.1. Les déformations dépendant de l'analysant

L'incorporation de la fonction Père est de l'ordre d'un passage au symbolique¹⁹, un passage fondamental mais que l'analysant peut récuser (*Ablehnung*) en pervertissant sa propre démarche et sa volonté affichée de « guérir ». La dialectique entre construction (passage *en acte* au symbolique) et déconstruction dans l'analyse est ainsi pervertie, la construction par l'altération du passage *en acte* en passage à l'acte, comme l'avance la psychiatrie ; en face de quoi, la négativité nécessaire à la déconstruction peut ne plus être avalisée par une dialectique entre forclusion et discordance, mais par la seule forclusion. Elle tient alors de la réaction thérapeutique négative, équivalent dans la cure (comme névrose de transfert) de ce qu'est le barrage psychotique en dehors de la cure. Ici nous avons bien affaire à une facticité symbolique.

1.2.2. Les déformations du côté de l'analyste

La structure de supposition (*Annahme*) de cet échappement du Père peut être contredite par une confusion entre incorporation, incarnation et introjection. L'incorporation reste l'affaire d'un vide opératoire, constitutif d'abord du symbolique avant de mobiliser (« animer ») le corps en l'organisant ainsi symboliquement et donc aussi le sujet dans son ensemble. L'incarnation est la prise de ces hypothèses (l'« âme ») ou de ces réalités (les matérialisations du symbolique : c'est ce que signifie le dogme de la transsubstantiation des espèces lors de la communion) dans le corps déjà constitué. De même l'introjection est la prise en compte des « choses » (objets ou autres éléments : images ou signifiants) par le sujet, qui plus est confondu avec ce qu'on appelle (malgré Freud) le « moi ». « La dénégation » permet cependant de disjoindre incorporation et introjection, même si l'*Annahme* est aussi de l'ordre de l'intégration. Par ailleurs, mieux vaut ne pas confondre incorporation du Père et dévoration par le Père (Chronos, Saturne), même si cela a conduit au meurtre de celui-ci dans les mythes

¹⁸ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 381.

¹⁹ R.L., « L'échappement, ou le ratage signifiant au centre de la cure », colloque *Réaction thérapeutique négative et passage à l'acte*, Buenos-Aires, 8 et 9 avril 2011 et « Sinthome et acte de passage au symbolique », Buenos-Aires, 4 juin 2011.

grecs.²⁰ Ici la facticité est réelle — par son bon côté elle induit la science — non sans risque. Cela peut s'étendre à toute confusion entre fonction et objet, si l'on oublie la raison fonctionnelle de tout objet.

1.2.3. Les déformations idéologiques

En plus des choix spécifiques de schématisation par l'analysant et de ceux de l'analyste, des déformations d'ensemble, disons-les idéologiques, existent communément (c'est le cas de le dire). J'en ai déjà parlé plus haut et aux paragraphes précédents (§1.2.1. et 1.2.2.), ai-je rappelé. Lacan en fait état à la fin de sa « Proposition... » de 1967. Il les nomme « facticités ». Je les conçois plus précisément comme la dédialectisation des liens intension /extensions ou construction /déconstruction dans la structure. J'appelle donc pour ma part « facticité » une extension expansionnelle qui en oublierait radicalement l'intension — et précisément l'incorporation de la langue en tant qu'elle est énonciative (« qu'on dise... »). Je le rappelle, Lacan distingue ces facticités selon les trois registres qu'il manie régulièrement : comme symbolique (le délire par mise au rancart de l'incorporation du Père), imaginaire (mise à l'écart de l'unarité du Père, conduisant à la fabrique du groupe contre le collectif, en soulignant le contrecoup idéologique) et réelle (le camp de concentration et l'effacement de la mort, la ségrégation et la désobjectivation de la science au sens de science physique). Ces facticités censurent chacune la raison récursive de l'identification avec le père.

Éviter ces facticités doit faire partie de la formation de l'analyste. C'est pourquoi Lacan en parle dès l'introduction de la passe. Faire de la psychanalyse un engagement constitutif d'une science inductive du sujet est donc essentiel — y compris politiquement.

2. La psychanalyse comme engagement scientifique

La psychanalyse ne peut donc être qu'engagée, au sens de l'engagement rationaliste de Bachelard. J'irai même jusqu'à appeler scientifique cet engagement, si l'on conçoit la science psychanalytique autrement qu'on ne l'a fait pour la physique jusqu'ici. Et, pour ce faire, nul besoin de recourir à un quelconque scientisme (constituant toute l'ambiguïté de la théorie freudienne). De Freud à Lacan et au-delà, cet engagement tient au choix d'un schématisation entièrement fondé d'échappement : les concepts freudiens en font l'épreuve, les concepts lacaniens en logifient la donne et en font la preuve. Il nous appartient de poursuivre sur la lancée de Freud et de Lacan pour faire aboutir cette visée de scientification, même si une bonne part de l'idéologie psychanalytique tient la psychanalyse comme disjointe de la science. Mais c'est alors ne pas tenir compte de l'asphéricité qui associe sphéricité (du sujet comme du signifiant) et sphéricité (de la politique et de la physique communes). Je définirai donc la psychanalyse comme une science de l'échappement : échappement de la parole dans le discours, de l'énonciation dans l'énoncé, de la syntaxe dans la sémantique — pour rester au niveau du langage (et introduire avec Lacan la langue dans le langage, alors qu'elle lui échappe) ; l'inconscient, la castration, le meurtre du Père, le refoulement, le désinvestissement, etc., sont les coordonnées de cet échappement pour Freud. La récursivité en est la raison déterminante : imprédictibilité et modalisation en permettent une approche saisissable.

La seule méta-psychologie qui tienne est donc celle d'un schématisation rendant compte de cet échappement, que ce soit en des termes philosophiques comme en des termes logiques

²⁰ S. Freud, *G.W.*, p. 132 *sq.* et *passim* dans toute l'œuvre, trad. fse *Inhibition, symptôme et angoisse*, P.U.F., 3^{ème} éd. revue (1968), p. 23, par exemple. On peut lire R. Klibansky, E. Panofsky, et F. Saxl, *Saturne et la mélancolie*, trad. fse Gallimard.

et topologiques. Quand Freud parle de pulsion et de représentance pulsionnelle, c'est ce qu'il cherche à saisir.

De là une redéfinition de la science propre à la psychanalyse en ce qu'elle est fondée sur une logique renouvelée et une topologie du sujet. La logique hétérogène propre à la psychanalyse est celle qui se distingue de la logique canonique classique en ne récusant plus les schèmes qu'un Quine par exemple refuse plus ou moins explicitement (ce sont les modalités, les conditionnels irréels — que j'appelle « hypothétiques » —, les indicateurs égocentriques — soit les déictiques, en tant que propres à tout sujet de la parole —, les intensions, les tropes, les choix syntactiques, les noms propres, les attitudes propositionnelles, les citations, voire les énigmes : en fait tout ce que Lacan fait entrer dans le « mi-dire »). Tous ces schèmes sont récursifs. À l'encontre des choix restrictifs de Quine, on peut s'appuyer sur une philosophie de la logique qui associe à la logique canonique classique, en la spécifiant à nouveaux frais, ces logiques « déviantes »²¹ (comme dit Quine ou « déviationnistes », comme traduit Largeault) et qui ne sont que des logiques alternatives à celles qui sont issues de la physique : futurs contingents, intuitionnisme, logiques du vague, logiques floues, logiques existentielles, logiques asphériques... Je dirai : des logiques *comme* celles qu'ont élaborées Nelson Goodman, Jaakko Hintikka et d'autres.

Parallèlement c'est faire le choix d'une topologie asphérique du sujet, en ce qu'elle ne supprime en rien, mais l'intègre, la sphéricité physique des choses et du monde de la mécanique. Sous cet angle, le soubassement philosophique de la psychanalyse est ontologique.

Il n'empêche qu'une logique déviante (je dirais plutôt, avec Lacan, une logique hétérogène) reste, pour sa part, régulière — aussi prendrai-je, en plus, la psychanalyse pour un mode de régularisation et, ce faisant, de régulation de l'échappement, au sens que j'indiquerai au paragraphe suivant. Le transfert ne peut alors être considéré que comme une confrontation de schématismes, celui de l'analysant et celui de l'analyste, à la fois distincts et mis réversivement en continuité. Ainsi je considère que la psychanalyse est la détermination d'un schématisme de l'échappement dans l'échange. À la logique du tiers exclu (*a* ou *non a*, sans tiers terme), la psychanalyse substitue une logique de la perte. En effet, dire que $a=b$, voire que $a=a$, en différenciant donc le premier *a* (a_1) et le second (a_2), c'est dire que, dans ce passage qu'est leur identification (comme l'identification narcissique primordiale du sujet), quelque chose se perd de ce qu'a été l'*initium*. De la différence se perd dans, dirai-je, l'unisson. D'où le concept de Père primordial, chez Freud, comme foncteur d'identification. C'est ainsi que Lacan fonde l'articulation signifiante ($S_2 \rightarrow S_2'$, $S_1 \rightarrow S_2$, etc.). De là l'inconscient ne peut être une poubelle, ni une boîte de tropes (ou une veine rhétorique), mais une perte constitutive d'une coupure entre éléments (qui sont d'abord fonctions) s'identifiant, de leur intension à leurs extensions. Ainsi la régularité y perd toute assurance ; au profit, on le verra, de l'irrégularité répétée (c'est encore asphérique).

3. La psychanalyse comme science de l'échappement

Il n'y a que chez l'homme que l'échappement (en tant que fonction et non en tant que dispositif) constitue un registre de sa stature (comme de sa structure). Cet échappement est si essentiel et de là protéiforme dans ses articulations que multiples sont les registres qu'il induit : échappement de l'énonciation, de la syntaxe, de l'inconscient, etc., ai-je commencé d'énumérer, la liste est longue même si le vocabulaire n'est pas toujours adéquat à la notion

²¹ Susan Haack, *Deviant Logic*, Cambridge University Press, 1974.

considérée (ainsi de « l'inconscient ») ni à son espace de saisie. Si la psychanalyse est science, elle est science de cet échappement, une science à rebours en quelque sorte, puisqu'elle tend à faire avaliser cet échappement par le sujet : elle peut donc être considérée comme une science subjective de l'évidement, si la locution de « science subjective » n'apparaît pas trop oxymorique. Ainsi la psychanalyse est l'envers de la religion qui cherche à combler cet échappement de façon communautaire.

Que les choix de la psychanalyse mettent en question le psychanalyste qui effectue ces choix, cela stipule l'engagement de ce psychanalyste et, au travers de lui, l'engagement de la psychanalyse, quand bien même on assiste aujourd'hui à une grande disparité de choix. Pour reprendre les critères de René Thom²², relatifs à des sciences autrement reconnues, la psychanalyse ne se contente pas d'être une « étude » de l'inconscient, car, cet inconscient, elle le met en acte dans la parole, *via* le transfert, afin d'en modifier la teneur (et non le « contenu »). Il est sûr que la définition que R. Thom accorde à la science convient à la psychanalyse :

« Ces phénomènes qui sont l'objet d'une discipline scientifique donnée apparaissent comme des accidents de formes définies dans un espace donné que l'on pourrait appeler l'*espace substrat* de la morphologie étudiée » (*ibid.*),

surtout l'« accident de forme ». Ainsi les actes manqués, les rêves, les fantasmes, les traits d'esprit, les symptômes, etc., toutes les formations de l'inconscient sont des accidents de forme, surtout si l'on met en corrélation forme, rapport et valeur. Tout au moins l'espace substrat où s'immerge l'accident de forme est un espace de paramètres quantitatifs. Dès l'*Entwurf* Freud y a insisté. J'ai tendance aujourd'hui à parler pour ma part de « cote », de cotation, et de quotité (*Betrag*)²³ plutôt que de quantité. Cela n'enlève rien pour moi au caractère scientifique de la psychanalyse, car même si la cotation est subjective, elle induit un objet (plus-de-jouir et/ou plus-value) qui est la contrepartie du sujet dans le monde. Et rien n'empêche de parler de science de l'économie subjective, comme on évoque les sciences économiques (politiques).

Parler de science est possible, parce qu'on ne touche aux objets que par les morphismes. De là le fait que la valeur supplante la quantité. C'est en quoi la psychanalyse rejoint l'économie politique, de même qu'elle fait jonction directe avec la politique elle-même à partir de l'engagement de ses choix. Ici l'espace substrat quantitatif est l'espace signifiant. C'est ainsi que je réponds plus avant à la question de Lacan dans « L'étourdit », relative au dire : il ne saurait y avoir de dire direct, car le dire ne passe que par les praticables qui le valorisent. Cette valorisation passe par la poésie (S), les arts, d'abord plastiques (I) et par son marché (R). Aussi — afin de suivre une politique qui fasse de la psychanalyse autre chose qu'une cotation à la bourse des valeurs (alors que peut y être introduite une société de psychothérapie — comme celle du neveu Göring dans l'Allemagne nazie) — mieux vaut la scientificiser selon des critères chiasmés avec l'art et la politique.²⁴

La théorie analytique (distincte du discours analytique tel que la cure et la passe le mettent en jeu en intension) ne s'occupe que des faits qui échappent, de l'échappement comme fait ; plutôt que de « faits » ou de « donné(e)s », mieux vaudrait cependant parler de supposition : selon une factualité de la supposition, laquelle ne virerait pas (ni « pas encore ») à la facticité. Freud, pour sa part, faisait « état » d'« actes » ou d'« actions » psychiques. Les

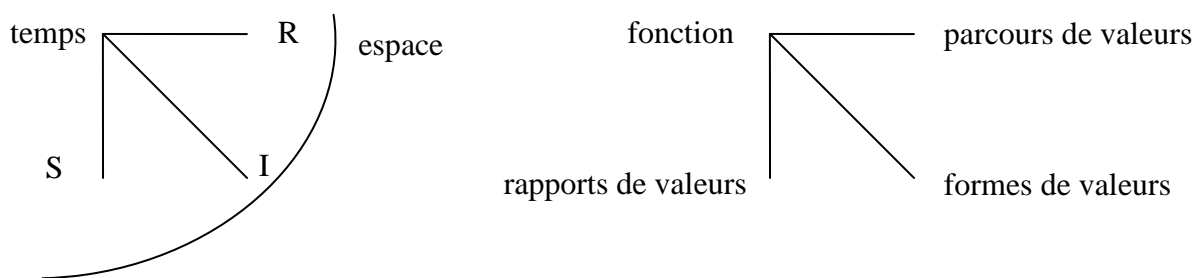
²² R. Thom, *Paraboles et catastrophes*, Flammarion, 1983, p. 5.

²³ La quotité, pour moi, n'est pas la quote-part, c'est un *mode* de quantifier distinct de l'ordinal comme du cardinal (*i.e.* de la topique comme de la puissance dynamique) : on entre ainsi dans l'économique. Pour en fixer les idées : un trois (3) en ligne (trois points) n'est pas un triangle, ni un triskel. Je tire ce concept de « quotité » de Cournot.

²⁴ Cf. R.L., « ... si la psychanalyse s'en avérait avertie », in *Politique du corps et de l'écriture*, Lysimaque, à paraître.

« faits » de la psychanalyse ne sont que des praticables des fonctions en jeu, ou des travestissements (des habillages) de l'échappement.

À la suite de Kant, mais de façon moins imaginaire (un imaginaire souligné par la lecture qu'en fit Heidegger²⁵), je parle donc ici de schématisme, en considérant par là des tentatives de saisie de l'échappement. Au fond, comme le montrait Marc Barbut, c'est la structure comme telle qui échappe. Et elle échappe d'autant plus qu'elle n'a d'autres saisies possibles que les divers registres (R, S, I) de cotation de ce qu'elle est comme hypothèse. L'économie des échanges dans le monde est d'abord une affaire de rapports de forces entre schématismes divers. La psychanalyse pour sa part se doit de ne pas jouer de rapport de forces : la psychanalyse ne saurait être une affaire de conviction ; pas question d'imposer, pour quelque raison que ce soit, un schématisme à un analysant. En effet, un schématisme associe pour moi, en trois « étages » (ou « étapes »), chacun choisi subjectivement : des concepts (et leur mise au travail), leur structuration schématique, comme le lien d'un concept à l'autre, et la figuration de cette structuration. R. Thom propose de partir des formes (morphismes), comme schématiques, afin de les conceptualiser (je dirai : de les conceptualiser en schèmes). Mais en définissant les phénomènes à étudier en tant que formes, et même si celles-ci jouent comme rapports, cela semble laisser de côté en quoi formes et rapports participent d'un système de la valeur (au sens de Frege), autrement dit il s'agit de leur adjoindre un circuit (un parcours) de la valeur, ce qui souligne l'aspect spatial des phénomènes en jeu.



Mais faire saillir la fonction comme spatiale (en ses extensions, quand le temps est intensionnel en termes d'hypothétique et donc d'après-coup), c'est en soutenir le schématisme d'une géométrie, et plus exactement d'une topologie : les points de la topologie générale, lesquels représentent les signifiants selon leurs liaisons, en organisent en effet l'inconscient, le sujet et la structure du langage.

Il va de soi que la conceptualisation qui donne le niveau le plus abstrait de ce schématisme est assez idéaliste (ne serait-ce qu'en soutenant réversivement que le symbolique suscite le réel et que le réel implique le symbolique) pour qu'on puisse encore ici parler d'une méta-physique, mais au sens où Freud parle de méta-psychologie. L'au-delà (et l'en-deçà) de la physique est le fait de la structure (logique et topologique, c'est tout un) du signifiant. Et comme je considère le signifiant relatif à l'inconscient comme une fonction d'hypothèse à l'œuvre, nous avons bien affaire à une a-ontologie.

À reprendre le concept de « régularité » chez R. Thom, on peut dire que la psychanalyse ne travaille avec ce concept qu'à le situer à son horizon. Elle ne travaille en fait qu'avec des irrégularités, des accidents, des ratages, des manquements, etc., c'est-à-dire des catastrophes, au sens de Thom. La régularité n'est qu'idéale et se présente comme la structure qu'on peut dire « normale » dont les irrégularités ne sont que des transformations

²⁵ M. Heidegger, *Kant et le problème de la métaphysique*, trad.fse Gallimard.

(modifications du sujet, *Ichveränderungen* ; variations de la force pulsionnelle ; traumatismes sont pour Freud les facteurs conduisant à sortir de la norme). Ou encore la régularité est la répétition des irrégularités.

La structure dite de « catastrophe » — dénuée de toute connotation négative pour R. Thom — est la structure de toutes les variations intervenant en contrepartie des régularités (plurielles). C'est en fait la structure (spatialisée) des changements (événements temporels)²⁶ qui modifient la régularité considérée. Ainsi ce peut être le *passage* du point hors ligne à la ligne sans point, et vice versa, dans le plan projectif. Parler de « passage » est ici essentiel, car il indique ce que peut être le traitement psychanalytique. Sous cet angle la référenciation change — elle devient référence au changement et non pas à l'immobilisme. Tout le discours psychiatrique sur les troubles de l'anaphore dans la psychose souligne la nécessité de changer le système de référenciation.²⁷

La raison de ce changement, comme de tout changement, est de toute façon fonctionnelle — comme telle, elle est syntactique (plus que sémantique), énonciative (et non énoncée), « variable » (pour asseoir le néologisme lacanien de « varité », signifiant une vérité variable, plutôt qu'une simple vérité fixée), ... Le changement comme tel a donc valeur d'Autre — et par là d'altération (*Veränderung*) de l'idéal. Une certaine constance des irrégularités donne un niveau régulier de schématisation, distinct du niveau des irrégularités.

C'est aussi affaire de dimension du regard porté sur le phénomène (l'aspect fractal s'impose ici) : ce qui est immobile à vue d'œil est en mouvement sous le microscope, et ainsi de suite. Le concept de « fractal » permet de suivre la variance constante du changement. Le concept de « littoralité », dans sa variabilité, rend compte de cette variance fractale.

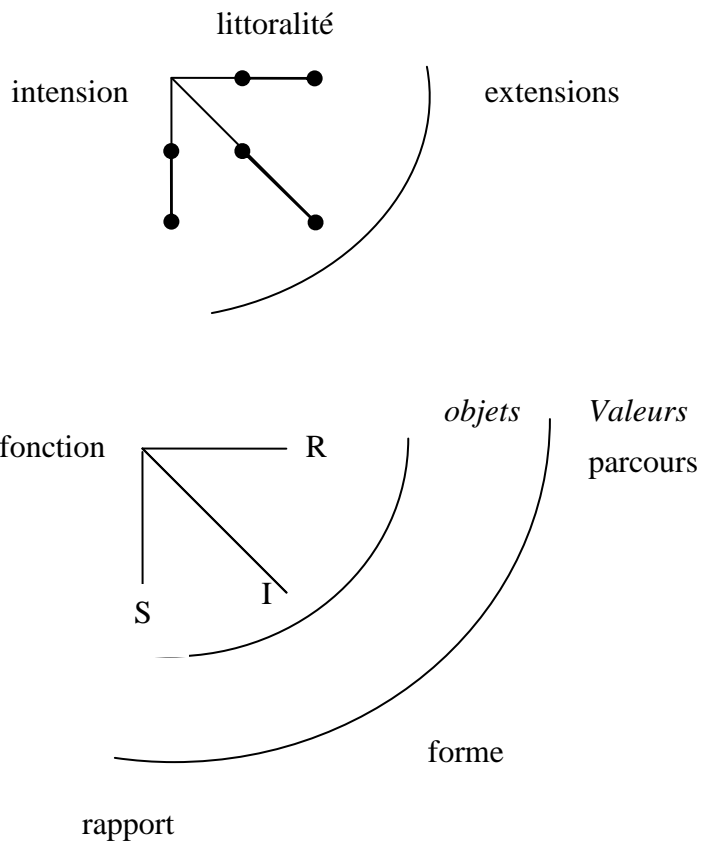
Mais à côté de cet ensemble quotitatif, la désignation nette des choses s'estompe, car elle dépend de la manière dont le concept en est établi — c'est-à-dire que tout abord extra-quotitatif des « choses » est une affaire de signifiante. De toute façon, la raison d'être du signifiant échappe en ouvrant sur un autre signifiant. Cela définit bien l'espace substrat de la morphologie signifiante et fait du signifiant un apparaître catastrophique.

C'est donc la structure logique de la significantisation (de la fabrique du signifiant) qui assoit schématiquement la psychanalyse comme une discipline morphologique, si du moins l'on accepte de prendre en considération la forme comme elle aussi une affaire de changement : ce n'est pas uniquement qu'une forme soit tributaire du changement, mais elle est aussi ce qui appelle au changement.

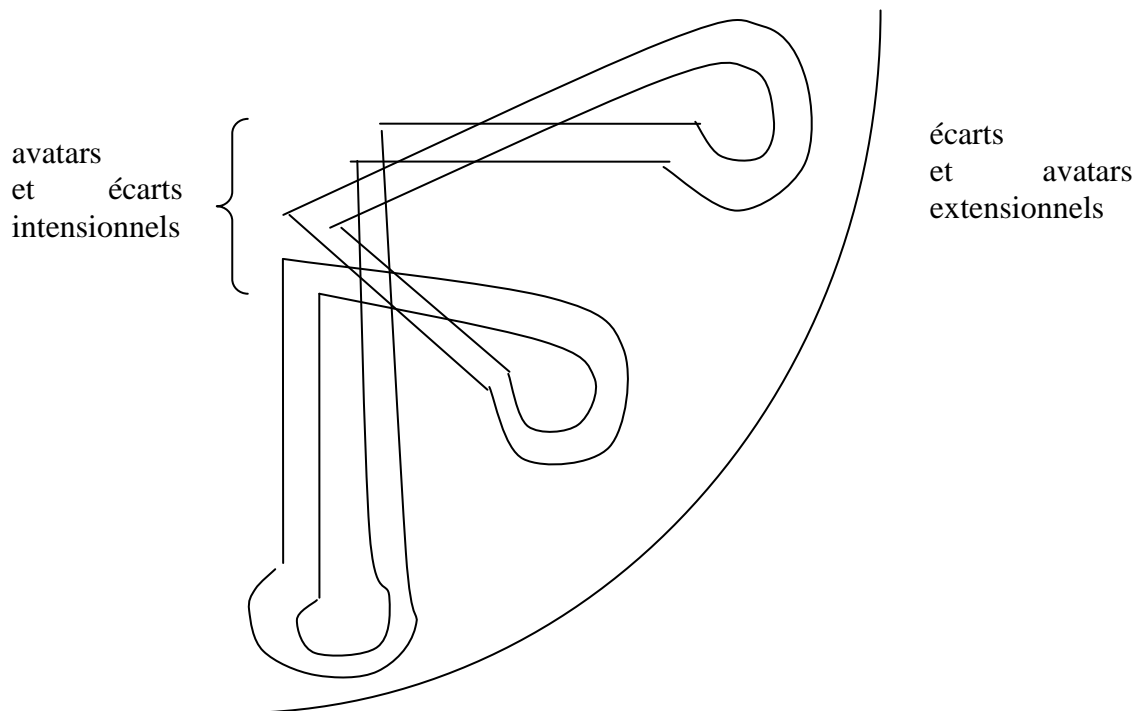
Le principe du changement est ainsi essentiel à la pulsion, comme la définit Lacan bien plus que selon la définition de Freud, en tant qu'effet d'un dire sur le corps. Freud en rédige tout un article, relatif aux pulsions et à leurs destins dans le changement (Lacan parle là d'avatars de la pulsion — « avatar », non au sens d'accident, mais au sens de transformé). Ainsi les catégories R, I, S de la valeur comme parcours, forme, rapport impliquent-elles (déjà) un changement que la structure littorale — opérant entre intension et extensions fonctionnelles et, de là, à construire les extensions ou à les déconstruire pour revenir à l'intension — a déjà mis en jeu.

²⁶ Non sans lien avec l'événementialité psychique (*das Geschehen*) de Freud.

²⁷ S. Rochester & J. R. Martin, *Crazy talk*, Plenum Press.



La littoralité, comme l'asphéricité, impliquent donc *régulièrement* un écart (*Entstellung*) au sein de l'intension comme au niveau de chaque extension.



La structure de changement est dès lors (1) littorale (et donc fuyante) entre fonction en intension et fonction en extension, (2) accessible et par là variable au niveau des extensions seules (car elle reste inaccessible au niveau de l'intension), en termes de mise en scène, de praticable, de figurabilité, d'écriture (non fixée), ...

La référence au changement est de toute façon essentielle.²⁸ Elle vaut aussi au sein des fonctions en intension.

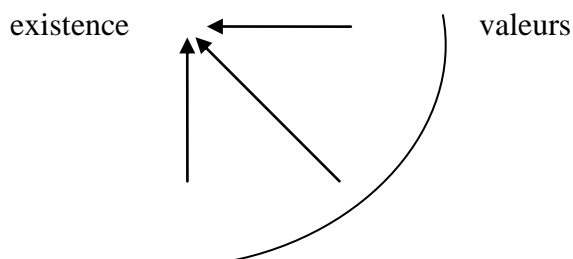
Aussi la psychanalyse n'est pas une science d'observation de l'inerte, ni même du mouvement, mais une science de l'expérience du changement, en ce sens particulier que l'analysant fait l'expérience du changement des effets sur soi de son discours, tel qu'il se développe avec le moins de contraintes surajoutées à son organisation même. La psychanalyse — au moins sur ce point que j'ai précisé — n'est pas distincte de la physique : l'expérience amène l'agent de cette science (le « sujet » en psychanalyse, soit l'interaction — *Wechselwirkung* chez Kant — entre l'analysant et l'analyste) à y impliquer le schématisme qui est le sien, façon d'y créer les morphologies sur lesquelles il va travailler. Le sujet dans la psychanalyse est donc le sujet du transfert entre analysant et analyste : un transfert que j'entends come l'adaptation l'un à l'autre, voire la confrontation de l'un contre l'autre, des schématismes propres de l'analysant et de l'analyste. Ainsi s'articulent (en continuité et en transformations) la régularité à l'irrégularité de la psychanalyse.

Quoi qu'il en soit la variabilité de l'épreuve psychanalytique (la cure, mais aussi la passe) s'établit contre une certaine stabilité. Mais plutôt que de parler de stabilité structurale, il vaut mieux avancer l'idée de variabilité constante, c'est-à-dire de persistance (plutôt régulière, mais pas nécessairement) de la variabilité.

L'élimination de la stabilité au sein de la structure signifiante, spécifiant la variabilité inconsciente ou de l'inconscient, permet donc de parler d'induction en psychanalyse.²⁹ La structure de la stabilité est donc à reprendre en ce sens particulier, que souligne R. Thom, qu'il s'agit, avec cette idéalisation, d'une supposition, autrement dit de norme. Mais cette supposition rend compte par elle-même de la structure d'hypothèse conduisant à la définition structurale du signifiant³⁰ ou plutôt du type d'hypothèse en œuvre.

En ce sens la psychanalyse n'est pas une affaire d'« explication » (ni d'interprétation révélant un contenu, ni une construction faisant de ce contenu un montage plus vaste). Elle est par contre une affaire de construction du réel (et non de prise en compte ou de symbolisation d'un réel antécédent), de construction de l'imaginaire (et non de spécularisation sans plus), et de construction du symbolique (sans symbole — juste à partir de l'hypothétique dont le signifiant dépend pour sa valeur et sa qualité de foncteur de la construction).

La causalité de la psychanalyse est donc bien celle du vide, un vide que je dis opératoire. À ne pas avoir trait au quantitatif, la logique de la psychanalyse ne calcule rien — elle pose d'abord l'existence du sujet, des choses et, à la base, des fonctions selon leurs voisinages, c'est-à-dire selon leur topologie.



²⁸ Cf. R.L., séminaire du lundi 7 mars 2011, sur la référence à l'objet.

²⁹ R.L., « La psychanalyse est inductive »,...

³⁰ R.L., « Structure logique du signifiant », 2011

4. Fondement de l'humain dans l'échappement

À définir (*a contrario* de l'être comme du non-être) l'« être » humain comme un « parêtre » (jeu de mots, cela va de soi, avec le « paraître »), Lacan implique cet être dans un à côté (*para*) qui le situe constamment à côté de la plaque (ou de ses pompes...), à côté d'un idéal narcissique.

C'est un fait de langage : le « parêtre » (ou le « parlêtre » : l'être parlant) n'est humain que du fait du langage avec toutes les conséquences qui s'ensuivent sur le corps. Or le langage laisse échapper le signifiant qu'il ne cerne en rien et qui n'opère qu'en action (qu'en fonction), dans la parole. Sinon, nous n'avons que des significations. Non seulement le signifiant échappe dans le signe, mais cet échappement même constitue le signifié dans son rapport décalé avec le signifiant.

Plus fondamentalement la signifiante échappe dans le signifiant (au second degré déjà), la syntaxe échappe dans la sémantique, la parole dans la vérité qu'elle promet... Chez Freud, c'est affaire de pulsion : le langage échappe dans le corps.

J'entends bien l'équivoque de mon « échapper dans ... » : par exemple, cela signifie que même si la sémantique est explicite, elle ne peut l'être aussi pour la syntaxe— qui ne trouve de toute façon pas de déploiement explicite dans la sémantique.

Ainsi la pulsion laisse échapper la représentance, mais aussi la représentation refoulée — sans parler du refoulement primordial (encore un second degré).

L'inconscient échappe, la fonction phallique aussi (comme toute fonction, en elle-même insaisissable) ; le Père échappe depuis toujours et n'impose que son incorporation. La discordance échappe dans la forclusion, la langue dans le langage, l'asphérique dans le sphérique, le nouage dans le nœud.

L'on n'en finirait pas d'évider les concepts sous-tendant l'échappement. Je ne cherche pas à être exhaustif.

L'échappement reste donc le fondement du symbolique : perte et dette symbolique, objet perdu de toujours, manque et de là désir, jouissance négative (*Unlust*) et pulsion de mort, trou symbolique, vide opératoire... La liste est longue, mais incontournable.³¹

À tout coup, il s'agit tout autant d'incorporation du Père absentifié par son meurtre.

5. La formation du psychanalyste

À reconnaître cet échappement, le psychanalyste ne peut donc opérer que dans le sens de l'incorporation. Sa formation s'établit sur l'incorporation du Père : il l'aura éprouvée (terme lacanien) dans sa propre cure, il en aura reçu la fonction à transmettre dans les cures qu'il mène, et parallèlement sa formation théorique ne peut s'établir que sur l'incorporation, étant entendu que celle-ci ne peut être abordée que par les praticables du schématisme qu'il met en œuvre et par toutes les entrées cliniques qui en font « état » à partir de l'évident qui constitue le fond de cette incorporation.

Ce qui compte, dans cette orientation, est l'engagement de l'analyste à l'égard de, sur, en faveur de ce que Freud a pointé métaphoriquement comme incorporation du Père primordial. Ainsi avons-nous à construire un schématisme scientifique de l'échappement, quel

³¹ C'est là le thème de mon séminaire 2011-2012.

qu'en soit l'abord : inconscient, Père, fonction, etc. Il ne peut s'agir que d'une science (un *organon* en premier lieu) basée sur l'échappement en ce que cet échappement fonde l'échange dont s'organise le sujet, l'Autre, les signifiants, etc.

Se former au sexe c'est se former à l'usage de l'échange qu'est l'incorporation du Père. C'est passer de la valeur (comme valeur d'échange) à l'usage (comme valeur d'usage) étant entendu qu'on ne peut parler de valeur (réelle) que dans les termes (imaginaires) de l'usage : $VE \equiv VU$, et que ces valeurs sont bien différenciées $VE \neq VU$. Pour éviter toute contradiction, je dis que l'inconscient relève du ni — ni — : ni $VE \equiv VU$, ni $VE \neq VU$. Dès lors se former au sexe ne peut passer que par la « séparation » qui prend en compte le vide dont d'organise l'aliénation (celle attenante au Père qu'on s'approprie). « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder », rappelle Freud plus d'une fois, en citant le *Faust* de Goethe. À mon sens, l'acquisition prend le pas sur toute possession. Ici s'insère la récursivité qui fonde l'échappement depuis la signifiante qu'elle constitue comme imprédictible.